



L'exercice du non sens, exercice du désir Marie-Anne Thomasset-Kraft

« Si j'avais un livre d'introduction à conseiller à qui doit être psychiatre ou psychanalyste d'enfants, je dois dire que, plutôt qu'aucun des livres de M. Piaget, je lui conseillerais de commencer par lire un ouvrage dont j'ai les meilleures raisons de penser, étant donné ce qu'on sait de l'auteur, qu'il repose sur la profonde expérience du jeu d'esprit de l'enfant, à savoir *Alice au pays des merveilles*. Là, il saisirait la valeur, l'incidence, la dimension du jeu de *nonsense* comme tel. Je ne peux ici qu'amorcer cette indication. »¹ Jacques Lacan conclut ainsi une note de quelques pages² sur « la psychologie de l'enfant »³, amenée à la manière d'une parenthèse sur laquelle il sollicite notre attention. Il lance cette référence à Lewis Carroll, pour nous amener sur la voie de ce qui serait à développer d'une agrafe tout à fait propice à saisir « ce qui fonde chez l'enfant l'appréhension du monde comme monde structuré par la parole ».⁴ Ainsi, à la question « comment le signifiant va t-il entrer dans ce monde ? », Lacan nous propose en ouverture de suivre *Alice au pays des merveilles* dans la voie du *nonsense*. Je suggère d'essayer ici d'en border le contour.

Lire Carroll plutôt que Piaget – Carroll et Piaget, deux logiciens et un seul poète...

Jacques Lacan met en balance deux références qui permettent de soutenir une réflexion quant à la manière dont l'enfant entre dans le langage. Psychologie génétique d'un côté, conte pour enfant de l'autre, construction de l'intelligence « robotisée » contre jeu d'esprit et *nonsense*, le grand écart paraît tellement grand, et pourtant...

Ces deux personnages se rejoignent sur une chose : ce sont deux logiciens, animés par le même désir de rationalisation, mais dont les productions ouvrent la voie à deux chemins très différents...

Piaget ne s'intéresse pas à l'enfant dans sa singularité. C'est le sujet épistémique, conçu comme l'ensemble des mécanismes communs à tous les sujets du même niveau, qui est l'objet de son travail. Tout n'est que moyen et procédure, schèmes, stades, visée rationalisante et désincarnée à l'extrême de ce qui fonde l'inscription de l'être dans le monde. L'intelligence se construit par la logique et l'expérience, le langage n'étant que l'instrument de cette construction.

Alice au pays des merveilles convoque Lewis Carroll logicien, mais pas uniquement : c'est aussi un poète ! Dans un hommage rendu à cet auteur sur *France culture* en 1966⁵, Jacques Lacan dit : « Il y a bien, [...] Lewis Carroll le rêveur, le poète, l'amoureux si l'on veut, et Lewis Carroll, le logicien, le professeur de mathématiques. Lewis Carroll est bien divisé, [...] mais les deux sont nécessaires à la réalisation de l'œuvre. [...] C'est bien la conjuration des

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière/Le Champ Freudien, 2013, p. 202.

² *Ibid.*, p. 198-200.

³ *Ibid.*, p. 198.

⁴ *Ibid.*, p. 201-202.

⁵ Texte prononcé le 31 décembre 1966 sur *France Culture*, sous le titre « Commentaire d'un psychanalyste ». Transcription de Marlène Belilos à partir de la bande sonore. Texte établi par J.-A. Miller.

deux positions d'où jaillit cet objet merveilleux, indéchiffré encore, et pour toujours éblouissant : son œuvre. »⁶

Lacan rappelle aussi le contexte dans lequel est née cette production : « c'est l'épique de l'ère scientifique »⁷. Alice est en effet une petite fille de l'ère « Victorienne », elle est contée à l'époque où Darwin publie l'origine des espèces et où tout le courant de la pensée britannique est du côté de constructions « logifiantes » du comportement humain auquel elle tente de définir un codage.

Alice interroge ce discours dans lequel elle est née. En témoignent ses rencontres avec de nombreux protagonistes, tous de fêrus logiciens qui incarnent le discours scientifique, mathématique, se bornant à rationaliser la langue du côté du mot qui viendrait dire la chose. Ils prennent tout à la lettre, comme le montre ici la manière dont raisonne le « chat du comté-de Chester »⁸ alors qu'Alice lui demande :

– « Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, par où je dois m'en aller d'ici ?

– Cela dépend beaucoup de l'endroit où tu veux aller.

– Peu m'importe l'endroit...

– En ce cas, peu importe la route que tu prendras.

– ... pourvu que j'arrive quelque part, ajouta Alice en guise d'explication.

– Oh, tu ne manqueras pas d'arriver quelque part si tu marches assez longtemps.

Alice comprit que c'était indiscutable ; en conséquence elle essaya une autre question :

– Quelle espèce de gens trouve-t-on dans ces parages ?

– Dans cette direction-ci, répondit le Chat [...], habite un Chapelier ; et dans cette direction-là » [...], habite un Lièvre de Mars. Tu peux aller rendre visite à l'un ou à l'autre : ils sont fous tous les deux.

– Mais je ne veux pas aller parmi les fous !

– Impossible de faire autrement ; nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle.

– Comment savez-vous que je suis folle ?

– Si tu n'étais pas folle, tu ne serais pas venue ici.

Alice pensa que ce n'était pas une preuve, mais elle continua :

– Et comment savez-vous que vous êtes fou ?

– Pour commencer est-ce que tu m'accordes qu'un chien n'est pas fou ?

– Sans doute.

– Eh bien, vois-tu, un chien gronde lorsqu'il est en colère, et remue la queue lorsqu'il est content. Or, moi, je gronde quand je suis content, et je remue la queue quand je suis en colère. Donc, je suis fou.

– Moi, j'appelle ça ronronner, pas gronder.

– Appelle ça comme tu voudras. [...] »⁹

Comme le dit Alice, plus tôt dans le récit, « La façon dont toutes ces créatures discutent est vraiment insupportable, [...]. Il y a de quoi vous rendre folle ! »¹⁰ À la lecture de ce conte, la rencontre avec ce langage « pure logique » crée ce que Lacan nommera un « malaise »¹¹, mais un malaise dont « il découle une joie singulière »¹².

Que dire de cette « joie singulière » ? Les dialogues *nonsensiques* dans lesquels retentissent le malentendu et la polysémie ne nous rendent pas fou, mais deviennent un « régal », tant les mots se font terrain de jeu.

⁶ Lacan J., « Hommage rendu à Lewis Carroll », *Ornicar ?*, De Jacques Lacan à Lewis Carroll, Navarin/Seuil, n°50, 2002, p. 11.

⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁸ Carroll L., *Alice au pays des merveilles*, Folio classique, Gallimard, p. 55.

⁹ *Ibid.*, p. 105-106.

¹⁰ *Ibid.*, p. 97-98.

¹¹ Lacan J., « Hommage rendu à Lewis Carroll », *op. cit.*, p. 9.

¹² *Ibid.*

L'exercice du nonsense – Lewis Carroll et Edward Lear, deux poètes.

Lacan, dans son Séminaire, nous met sur la voie du non-sens en nous sollicitant du côté de L. Carroll mais aussi d'E. Lear : « Et si nous en avons le temps, nous nous poserions des questions sur ce qu'est, techniquement, le non-sens – je veux dire, dans la langue anglaise, le *nonsense*. Le *nonsense* est précisément un genre. La langue anglaise a deux exemples éminents de *nonsense*, nommément Edward Lear, auteur des *nonsenses* qu'il a définis comme tels, et Lewis Carroll [...]. »¹³

E. Lear est un contemporain de L. Carroll. Il est, lui aussi, cet assemblage surprenant du scientifique et du poète, puisque ornithologue de profession mais aussi illustrateur et écrivain, devenu célèbre pour sa poésie. Il publie en 1846 *A book of nonsense*, un recueil de poèmes humoristiques qui contribue à rendre populaire le *Limerick*, genre poétique proche du couplet à bouts-rimés se terminant par une petite morale absurde et dont le style se rapproche des comptines pour enfants¹⁴.

Lacan attire notre attention sur la différence entre le non-sens français et le *nonsense* britannique. Le non-sens est presque un terme technique en français, définissant un raisonnement illogique ou absurde.

Le *Limerick*, lui, entre dans la catégorie des jeux de mots, et un certain nombre se basent sur la façon particulière qu'a la langue anglaise de faire le lien entre écriture et prononciation. Jouant sur ce trait, certains auteurs ne reculent pas devant la création de mots. E. Lear qui en a popularisé la forme en a écrit un certain nombre devenus connus – lui-même ne les appelait pas *Limericks* mais *Nonsenses verses*.¹⁵

Le *nonsense* se déploie donc sur ces deux versants sur lesquels nous pouvons nous appuyer : l'humour, la « bêtise », le « n'importe quoi », tel le monde à l'envers dans *Alice au pays des merveilles*, mais aussi le jeu de mot, la création de mot, le « ce qui ne veut rien dire » mais qui reste un « jeu en bouche », « un régal » disais-je tout à l'heure...

Ces deux lectures possibles du *nonsense* me paraissent tout à fait intéressantes, ouvrant la compréhension de cette note sur la psychologie de l'enfant qui, à la parcourir, m'a plongée dans une certaine perplexité et dont tout le trajet fait jusqu'alors devrait apporter ses points d'éclairage.

Jacques Lacan : logicien ou poète ?

La note de Lacan que j'ai proposée comme point de départ à ce travail conclut la réflexion qu'il a menée jusqu'alors dans ces quelques pages, autour de la question de la prise de l'enfant dans le monde du langage.

Il déploie son raisonnement autour de deux énoncés, « *le chien fait ouah-ouah* »¹⁶ et « *le chat fait miaou* »¹⁷. Je tente alors de suivre ce qui m'apparaît comme une longue explication « saussurienne » de la transformation du signe en signifiant, à travers le jeu de la métaphore. Si l'on retrouve bien à cet endroit l'appareillage linguistique qui fait point d'appui au premier enseignement de Lacan, une note attire mon attention plus particulièrement.

En effet, voici ce qu'il développe comme étant l'exemple de l'opération de la métaphore chez l'enfant : l'enfant lie le « *miaou* », signifiant du chat, au signifié du « *ouah-ouah* » du chien, et inversement, se rejoignant dans l'articulation langagière « *le chat fait ouah-ouah* » et « *le chien fait miaou* ». Lacan de noter rapidement, « L'importance que l'enfant donne à cet exercice est tout à fait évidente, et démontrée par ceci – si les parents ont la maladresse d'intervenir, de le reprendre, de le réprimander ou de le gourmander pour dire de pareilles

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 202.

¹⁴ Cf. sur Wikipédia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Edward_Lear

¹⁵ Cf. Voir sur Wikipédia : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Limerick_\(poème\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Limerick_(poème))

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 198-200.

¹⁷ *Ibid.*

bêtises, l'enfant a des réactions émotionnelles très vives, pour tout dire il pleure. Car lui sait bien ce qu'il est en train de faire, contrairement aux adultes qui croient qu'il bêtifie. Il fait une métaphore. »¹⁸

Lacan fait ici exister le sujet de l'inconscient, dégagant une lecture scientifique de type piagétienne qui bêtifierait l'enfant dont l'intelligence serait en défaut : « l'enfant fait une métaphore », nous dit-il, et c'est par la métaphore que Lacan formalise l'entrée de l'enfant dans le langage, inscrivant ici la désolidarisation du signe et du signifiant.

Poursuivons. Lacan, au début du Séminaire VI avance cela : « Toute espèce d'inauguration métaphorique [...] est au défi de ce que le langage voile toujours. Ce qu'il voile toujours, c'est, au dernier terme, la mort. Cela tend toujours à faire surgir, sortir, la figure énigmatique du signifiant manquant, le phallus. »¹⁹ L'enfant, pour entrer dans le langage, concède à une perte de jouissance, à ce que l'Autre ne détienne pas le signifiant qui viendrait dire son être, à ce qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre, condition pour se constituer sujet désirant.

Alice vient illustrer la chose d'une toute autre manière. Comme Lacan le suggère, on peut voir à travers Alice et son parcours comment l'enfant entre dans le langage. Elle tente de répondre à des problèmes avec rigueur mais l'exercice de la parole la confronte sans arrêt aux limites du langage, à ce qui rate, se dérobe et insiste dans le signifiant : les mots lui manquent, tombent, elle est confrontée à l'impossible à dire.

Alice ne cesse de poser la question « qui suis-je ? » Et c'est alors le manque-à-être qui surgit, en témoigne le torrent de larmes qu'elle déverse alors qu'elle se désespère : « "Dites-moi d'abord qui je suis : si ça me plaît d'être cette personne-là, alors je remonterai ; sinon je resterai ici jusqu'à ce que je sois quelqu'un d'autre. " [...] Mais oh ! Mon Dieu ! s'écria-t-elle en fondant brusquement en larmes, je voudrais bien qu'on se décide à pencher la tête vers moi ! J'en ai tellement assez d'être toute seule ici ! »²⁰

Alice, comme tout être s'arrimant au langage, fait exister un Autre manquant pour poser la question de son être et de son désir, ce qui n'est pas sans passer par ce que Lacan nomme dans ce Séminaire « ce moment de *fading* du sujet »²¹, inhérent à sa condition d'être désirant. Et Lacan d'ajouter dans son séminaire : « C'est dans cet objet [l'objet du désir] que le sujet trouve son support au moment où il s'évanouit devant la carence du signifiant à répondre de sa place de sujet au niveau de l'Autre. »²²

L. Carroll logicien tient, à la manière de ses personnages du pays des merveilles, à rester maître des mots et s'attelle avec méticulosité à essayer de débarrasser la langue de ses équivoques, là où L. Carroll poète fait exister le sujet de l'inconscient, à l'endroit où le sujet n'en est en rien le maître, illustrant à merveille ce qui fait l'avancée de Lacan dans ce Séminaire, quand il soutient qu'il n'y a « pas d'Autre de l'Autre ».

Du nonsense à la lalangue...

De la même manière, Lacan développe avec rigueur cette opération de la métaphore, laissant présager en apparence que cet appareillage linguistique inscrit une perte sèche de tout ce qui, de la jouissance, fait vivier à la parole. Lacan « théoricien » n'en demeure pas moins, lui aussi, poète, laissant poindre ce qui, me semble-t-il, sera les prémisses de ce qu'il reformulera plus tard dans son enseignement.

En effet, cette question du *nonsense* et la manière dont il l'associe à L. Carroll et E. Lear arrive après une incursion qui a attiré mon attention. Lacan reprend de mémoire une observation faite par Darwin²³ : un enfant isole le cri du canard, *quack*, cri « phonétisé dans le

¹⁸ *Ibid.*, p. 200.

¹⁹ *Ibid.*, p. 35.

²⁰ Carroll L., *Alice au pays des merveilles*, op. cit., p. 55.

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 446.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 20.

texte » et le reporte « sur toute une série d'objets », parmi lesquels « il y avait le vin et un sou ». Lacan reprend alors l'hypothèse de Darwin selon laquelle un sou est nommé *quack* par l'enfant étant donné la présence « d'un aigle aux ailes déployées sur une pièce de monnaie », le lien avec le vin restant plus problématique. Lacan, avec prudence, suppose alors le « rapport entre le vin, et, disons, l'élément liquide pour autant que le canard y barbote ». Il ajoute alors, « il n'en demeure pas moins que l'on constate une fois de plus que ce dont il s'agit est bien plus marqué, traversé, par l'élément signifiant qu'associé dans la contiguïté de la perception. [...] Cela n'est pas non plus qu'il cherche le sens, ni l'essence, des oiseaux, du fluide, ou des sous. C'est que, littéralement, il les trouve par l'exercice du non-sens. »²⁴

Réduite à l'essentielle, cette proposition de Lacan est celle-ci, à savoir que *l'enfant accède au sens par l'exercice du non-sens*. Il me semble que Lacan évoque là, dans ce Séminaire, en 1959, ce qu'il formalisera des années plus tard dans cette énonciation « Le langage [...] est une élucubration de savoir sur lalangue. »²⁵

Le monde d'*Alice au pays des merveilles* est un monde d'équivoques, de jeux de mots, de rimes, de mots-sous qui roulent en bouche, malléables, transformables, un « régal » rappelant la jouissance inhérente à l'acte de parler et « la joie singulière » suscitée par la lecture de ce texte qui vient dire ce qu'est la *lalangue* et la manière dont chacun entre dans le monde, par une création, une appropriation toute particulière du langage qui véhicule cette jouissance vive.

Enfin, je proposerais cette lecture-là pour le *quack* du canard qui circule d'un objet à l'autre avec le plaisir du son qu'il procure, mot-son malléable avec lequel l'enfant joue. De même les larmes de l'enfant que Lacan évoque lorsque ses parents le réprimandent alors qu'il joue avec le son « ouah-ouah » ne seraient-elles pas une manifestation de corps marquant que quelque chose de la jouissance est perdue quand l'adulte, l'Autre du langage, vient barrer ce qui de ce maniement vient faire aveu de jouissance ?

Il me semble que Michel Leiris témoigne de cela avec son « reusement »²⁶, parole apprise par le seul moyen de l'audition, quand on ne sait encore ni lire ni écrire. Ce dernier raconte qu'enfant, il fit tomber un petit soldat et que sa joie fut grande quand il s'aperçut qu'il n'était pas cassé, « ce que j'exprimai en criant "... Reusement !". L'observation coupa court à ma joie ou plutôt me laissant un bref instant interloqué – eût tôt fait de remplacer la joie, dont ma pensée avait été d'abord tout entière occupée, par un sentiment curieux dont c'est à peine si je parviens, aujourd'hui, à percer l'étrangeté. L'on ne dit pas "... reusement", mais "heureusement". »

Il a alors pu sentir « en quoi le langage articulé, tissu arachnéen, de [ses] rapports avec les autres, [le] dépasse, poussant de tous cotés ses antennes mystérieuses ».

La prise du sujet dans le langage garde comme empreinte vivante le lien entre le sujet et sa langue, *lalangue*.

Je reprendrai pour conclure ce que Jacques Borie, dans son discours d'introduction au Séminaire VI, a relevé comme étant un tournant à cet endroit de l'enseignement de Lacan : « C'est un nouveau rapport à la langue, qui n'est plus la langue simplement comme ordre mais porte en matrice l'idée d'un bouillonnement de jouissance, bien que ce ne soit pas dit comme cela à l'époque. [...] C'est de l'ordre de ce qui n'a pas d'ordre, que Lacan appellera par la suite le réel. Mais il faut encore vingt ans d'enseignement pour en arriver là. »²⁷

Alice au pays des merveilles nous a conduit à ce croisement auquel Lacan se trouve à cette époque, la considération de la jouissance faisant déconsister le tout symbolique, jusqu'alors pierre angulaire de son enseignement. *Alice* nous a accompagnés à travers ce chemin-là, celui

²⁴ *Ibid.*, p. 201-202.

²⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 127.

²⁶ Leiris M., *Biffures*, Paris, L'imaginaire Gallimard, 1999, p. 11-12.

²⁷ Borie J., « Situation du Séminaire VI dans l'enseignement de Lacan », *La Gazette du Cercle de l'Uforca-Lyon*, Deuxième série, numéro 1, le 20/10/2013.

« De toutes sortes de vérités [dont] Lewis Carroll par son œuvre donne l'illustration, et même la preuve. »²⁸ Parcourir ce conte vient rappeler l'intuition de Lacan, à savoir qu'il faut se mettre à l'école de l'artiste, invitant le psychanalyste à s'occuper de l'art et à ne « pas [...] faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie »²⁹.

²⁸ Lacan J., *Hommage rendu à Lewis Carroll*, *op. cit.*, p. 9.

²⁹ Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Le Seuil, Paris, 2001, p. 193.